

L'emprise du capitalisme, Guy Debord, Mumford

Le lieu n'est jamais chose figée. Il se situe dans processus perpétuel de transformation faisant interagir des composantes inhérentes ou extérieures à lui.

Parmi ces composantes, Lewis Mumford (1895-1990), qui était à la fois urbaniste, historien et philosophe, identifie dès les années 30 le capitalisme comme étant facteur de déstabilisation et d'impermanence :

« Dès son origine, remarquait Mumford, le capitalisme urbain s'avéra l'ennemi de la stabilité, et au cours des quatre derniers siècles, à mesure qu'augmentait sa puissance, l'efficacité de son dynamisme destructeur ne fit que croître. »¹¹⁰

« Dans le système capitaliste, la permanence n'a pas droit de cité, ou plutôt les seuls éléments stables qui s'y retrouvent de façon constante sont l'avarice, la cupidité et l'orgueilleuse volonté de puissance »¹¹¹.

Lewis Mumford

A travers ces deux citations, Mumford met en avant que le capitalisme n'engendre jamais la durabilité, si ce n'est pour générer du profit. Il parle notamment par là de l'aptitude qu'il a à provoquer le désir de consommer toujours davantage, faisant de l'obsolescence une banalité, souhaitable à la fois pour le consommateur avide de nouveautés, et le fabricant en poursuite de la croissance de ses ventes. Mumford transpose habilement cette notion à l'échelle urbaine, remarquant que les bâtiments deviennent eux-mêmes très vite obsolètes et appellent au bout d'une dizaine d'années des travaux nouveaux. Le capitalisme, d'après Mumford est donc facteur de mutation constante, toujours en

110 MUMFORD Lewis, *Le déclin des villes*, Éditions France-Espagne, 1978
111 Ibid.

La décroissance, un outil de conception de l'habitat à son époque environnementale

quête de produire du neuf, contre le désuet et le démodé¹¹²

Mumford appuie ses conclusions par une lecture historique de l'urbanisme et des techniques. Il voit notamment « l'histoire des techniques non pas comme un progrès inéluctable et glorieux, mais comme un appauvrissement de la vie »¹¹³.

« l'histoire de Rome indique avec un relief particulier ce qui, dans le domaine politique aussi bien que dans celui de l'urbanisme, doit être à tout prix évité. (...) Lorsque, dans les centres surpeuplés, les conditions d'habitat se détériorent tandis que le prix des loyers monte en flèche, lorsque le souci d'exploiter de lointains territoires l'emporte sur la recherche de l'harmonie interne, nous songeons inévitablement à ces précédents romains. »¹¹⁴

Lewis Mumford

Lorsqu'il parle d'appauvrissement de la vie, il fait notamment référence à l'appauvrissement du sens moral, que véhicule le développement de la ville.

« Ainsi retrouvons-nous aujourd'hui les arènes, les immenses de rapport, les grands spectacles avec nos matchs de football, nos concours de beauté, le strip-tease omniprésent par la publicité, les stimulations constantes du sexe, de la boisson, de la violence, dans un climat digne en tout point de la Rome Antique. Et nous voyons également se multiplier les salles de bains et piscines, et des autoroutes non moins coûteuses que les anciennes routes pavées, cependant qu'à travers les regards des milliers d'objets éphémères et brillants, merveilles d'une technique

112 voir chapitre sur l'obsolescence
113 BRAGINI Carlo, MURRAY David, THIESSET Pierre, *Au origins de la décroissance*, Éditions, 2008
114 MUMFORD Lewis, *La Cité à travers l'histoire*, Agone, 2011

collective, mises à la portée de toutes les convoitises. Ce sont les symptômes de la décadence : le renforcement d'un pouvoir amoral, l'amoindrissement de la vie. »¹¹⁵

Lewis Mumford

Les parallèles avec la Rome Antique sont frappants, notamment lorsque l'on sait que la ville constantine comptait à son apogée entre 1,2 et 1,7 millions d'habitants¹¹⁶, qui sera réduite à une population de moins de 100 000 habitants au XVIIe siècle¹¹⁷, après avoir essuyé maladies, famines, et guerres civiles. Mumford voit en cette chute, une illustration de la décadence qu'induit le consumérisme. Drôle d'allusion, à l'heure où l'annonce de pandémies nouvelles se fait de plus en plus grande¹¹⁸.

Pour Guy Debord (1931-1994), le fonctionnement économique contemporain est également une cause de la mutation urbaine. Cet écrivain et cinéaste qui affirme que « le capitalisme va jusqu'à redessiner l'environnement en fonction de ses seuls intérêts »¹¹⁹. « L'urbanisme et l'aménagement du territoire sont une prise de possession de l'environnement naturel et humain par le capitalisme qui, se développant logiquement en domination absolue, peut et doit maintenant relaire la totalité de l'espace comme son propre décor »¹²⁰. Il exprime par là l'importance de l'emprise de l'homme sur son environnement, ou autrement dit, la façon dont il se veut dominer la nature, notamment à travers la place qu'il accorde à l'automobile. La vision de Guy Debord est très critique et vise à interpeller en ce sens.

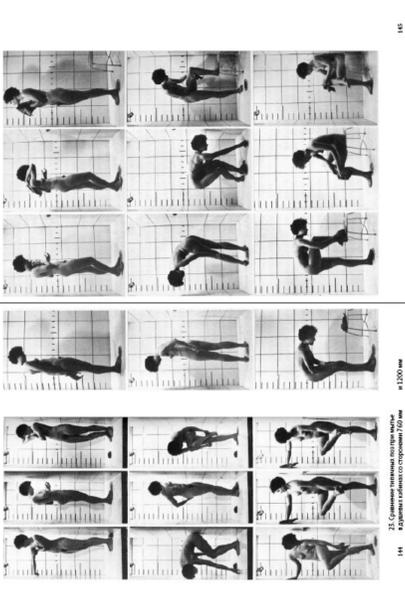
115 Ibid.
116 Encyclopédie italienne de la science, de la littérature et des arts, Rome, Institut Encyclopédie Italiana, Ed., 1949 (réimpression photographique intégrale de 33 volumes publiés entre 1929 et 1936), vol. XXIX, p.409
117 Claudio Schenoni, Eugenio Sciarra, *Aspetti generali di Evoluzione demografica a Roma : 1500-1824*, Annali di Demografia Historica, 1982
118 La prochaine pandémie mondiale pourrait survenir dans les 59 ans à venir, selon l'Institut de la santé mondiale, août 2021
119 Ibid.
120 Ibid, *Essais* (appuyé notamment sur l'ouvrage DEBORD Guy, *Le société du Spectacle*, théor. n° 56, in Charles Gullimard, 2006, p.77)



Images extraites du film DEBORD, Guy Debord *Le gram imus naé et consommateur igni*, 1978



La décroissance, un outil de conception de l'habitat à son époque environnementale



143

« L'effet visuel que produit un bâtiment est, après tout, le premier et le plus indélébile de tous, bien qu'il puisse être par la suite nourri par d'autres impressions sensorielles : l'œil, en même temps qu'il est la fenêtre de l'âme, peut être considéré comme l'ouverture menant au cerveau et comme l'organe dont dépend notre compréhension mentale et émotionnelle la plus basique. De nombreuses et diverses études scientifiques sur l'œil ont été entreprises des années durant, mais les premières études ergonomiques complètes n'ont été diffusées que dans les années 60, après que Henry Dreyfuss, un designer industriel new-yorkais, ait mis son atelier à la tâche. »¹⁴³

Kirckpatrick Sale

Dans son travail, Sale ne suggère pas pour autant « l'idéal de proportion » qui ne saurait qu'être en défaveur de la créativité ou de la variété des propositions architecturales. Sale pense son outil plutôt comme un garde-fou, qui définirait davantage ce qu'il ne faudrait pas faire, que la solution en tant que telle

« Néanmoins, la démonstration que Sale propose ensuite a quelque chose de bien plus pertinent en ce qu'elle ne propose pas de déterminer le meilleur instrument ou le meilleur bâtiment possible (conduisant au meilleur des mondes possibles) mais de déterminer, à l'aide de quelques calculs, des seuils qui, lorsqu'ils sont dépassés, nous font habiter autre chose et autrement. »¹⁴⁴

La décroissance, un outil de conception de l'habitat à son époque

L'importance des sens, Illich

Ivan Illich, allant au-delà du seul rapport morphologique entre lieu et habitants, souligne que l'appréhension d'un lieu fait appel également à d'autres caractéristiques que celles de l'ergonomie ou l'impression visuelle.

Il alerte de cette manière, que les rues des quartiers modernes provoquent une perte de « qualités sensorielles ». Il s'agit non seulement pour lui de la perte du sens de la mesure, mais également de l'ouïe, l'odorat, ainsi que des sens plus profonds comme le sentiment d'apprendre, d'être au monde, ou de mourir.

« Je crois que parler crée un lieu. Un lieu est chose précieuse, qu'à largement oblitérée l'espace homogénéisé engendré par la locomotion rapide, les écrans aussi bien que les haut-parleurs. Ces techniques puissantes déplacent la voix et dissolvent la parole en message. Seule la viva vox a le pouvoir d'engendrer la coquille au sein de laquelle un orateur et l'auditoire sont dans la localité de leur rencontre »¹⁴⁵

Ivan Illich

« L'espace habité est paradigmatique du processus de passage du virtuel au réel à travers le domaine du sensible, le lieu de toutes les correspondances. »¹⁴⁶

Ivan Illich

Par ces citations, Ivan Illich souligne que ce sont nos perceptions sensorielles qui nous servent d'outils de compréhension, et donc par là,

143 SALE Kirckpatrick, *Human scale*, op. cit.
144 CRUCA Philippe, *La notion d'échelle humaine chez Kirckpatrick Sale, l'habitat, un monde à l'échelle humaine*, Implications philosophiques, 2009
145 ILLICH Ivan, *La perte des sens*, Fayard, 2004
146 GREENE FRANKLIN, Ivan Illich (1916-2002) : la ville conviviale, *thèse d'urbanisme*, université Paris-8, 2013

que l'habitat en dépend inévitablement.

Pour lui, l'apprentissage de la vie se fait par la qualité de vie urbaine, et donc à travers les sens qu'elle éveille. Fréquenter un quartier, y vivre, le traverser quotidiennement, y faire des rencontres, y inscrire des émotions, est le propre d'une société conviviale.

Il s'oppose pour cela aux environnements stériles que propose l'architecture moderne, et plus généralement l'architecture qui se rapporte à la « consommation », c'est à dire qui est motivée par la publicité, le marketing, les enseignes, l'attrait commercial, mais qui n'est pourtant pas propice au déroulement de faits urbains enrichissants. Ces lieux sont souvent privés, et l'accès n'est permis qu'à ceux qui consomment.

Afin de renouer avec les sens, il suggère de faire ces lieux, dans lesquels les usagers ne se côtoient que par intérêt propre, et donc ne se rencontrent pas, au profit de lieux d'échanges, dans lesquels culture, gratuité, spontanéité, actions collectives peuvent se côtoyer.

« Par ascèse Illich entend en même temps « la fuite délibérée de la consommation quand elle prend la place de l'action conviviale » »¹⁴⁷

Pour Illich, s'imposer une pratique de privation permettrait ainsi de développer nos sens, et ainsi de s'ouvrir à l'échange et à la convivialité. Kirckpatrick Sale sera quant à lui plus critique, en ajoutant « le bâtiment prit une forme qui s'est autonomisée jusqu'à devenir presque sans lien avec les perceptions humaines ou même sociales »

Pour ces deux auteurs évoqués précédemment, bien que s'en revendiquant au service de l'humain, l'architecture moderne constitue une rupture avec l'ensemble des sens physiques, notamment à l'échelle du quartier.

« Les constructions architecturales sont l'objet d'un double

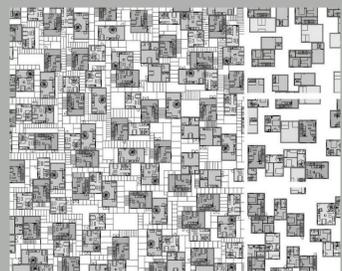
147 Ibid.

Redéfinition du luxe, une esthétique de la pauvreté, Kerez

La décroissance peut également être vue comme un éloge à la simplicité et à l'ascète, et par là en quelque sorte, un éloge à la pauvreté. Il ne faut pour autant pas comprendre la décroissance comme étant une revendication de la pauvreté pouvant être un modèle souhaitable et durable, mais plutôt comprendre que certaines qualités peuvent être trouvées dans cette sobriété, que l'abondance et l'hubris de certains lieux peuvent faire oublier.

Christian Kerez¹⁷⁸ s'est par exemple intéressé au cas des favelas brésiliennes, pour répondre à un projet d'aménagement urbain dans la ville de Sao Paulo. Il a pour cela réalisé un reportage, mettant en avant les qualités spatiales et sociales des favelas, qui s'étaient construites de manière dense et anarchique. Il souligne notamment la coopération entre habitants qui est produite par ces dispositifs spatiaux, la rencontre, ainsi que les échanges, qui sont bien souvent résultants d'une notion de communaux : les communaux sont les lieux, qui, dépassant le concept de propriété, sont assimilés à un instant donné à des pratiques d'un groupe d'habitants. Ils peuvent être lieux publics ou privés, aucune frontière « administrative » ne les caractérise. Ils apparaissent plutôt à travers la gradation entre l'intime et le commun, entre ce qui est montré (et à qui), et ce qui ne l'est pas. Kerez, par cette étude tente d'extraire les qualités pouvant être générées par ces groupements d'habitats « pauvres », afin de les transposer dans son propre projet. Il en gardera néanmoins l'esthétique, renvoyant a priori à un habitat pauvre, ce qui souligne bien que la force de son projet ne réside pas dans l'image qu'il renvoie, mais bien dans ses qualités intrinsèques.

La décroissance, un outil de conception de l'habitat à son époque



projet de Christian Kerez, Porto Seguro, Sao Paulo, 2009-2013, extrait de plan du rez-de-chaussée

Pour autant, l'image que véhicule le lieu de vie, reste une caractéristique majeure dans l'identification sociale¹⁷⁹. Yona Friedman, dans la note additionnelle de son ouvrage « Architecture de survie »¹⁷⁹, montre que la notion d'esthétique, ou plus exactement d'image que renvoie notre habitat, est une composante plus forte encore que l'objectif même de subsistance. La reconnaissance d'un statut social, apparaît dans notre ère comme prédominante par rapport aux qualités réelles de l'habitat. C'est tout dire de l'importance de l'esthétique pour l'habitant et l'habitant, et le rapport entre symbole du lieu et statut social associé. Friedman

178 KEREZ Christian, *The Role of the Game*, Keren Tangi Lecture, conférence à Harvard University, 2012
179 voir chapitre 1, « effet de lieu »
179 FRIEDMAN Yona, *L'architecture de survie*, L'Éclat, 2003

appelle alors à trouver « une autre gamme de symboles »¹⁸⁰ et il propose pour cela « la joie que procure le décor »¹⁸⁰, afin d'embellir les rues, de manière peu onéreuse mais festive et changeante au fil du temps. On peut voir en cet argument une sorte de réminiscence d'un romantisme de la fin du XIXe siècle, pour lequel la question du symbolisme et de décor était un enjeu majeur. Il est à se demander si ces questions n'ont pas été trop vite écartées des débats modernes et contemporains.



le tapis urbain, illustration de Yona FRIEDMAN issue de son ouvrage *L'architecture de survie*, L'Éclat, 2003

« C'est à cause que tout doit finir que tout est si beau »¹⁸¹

Charles-Ferdinand Ramuz

179 Ibid.
180 Ibid.
181 RAMUZ Charles-Ferdinand, *Adieu à beaucoup de personnages*, Mémorial, 1947

Néanmoins, il apparaît que la question de l'éthique occupe désormais une place prépondérante dans la production architecturale, et un enjeu pour les architectes d'aujourd'hui¹⁸². Dès lors, pourrait être mise en exergue une nouvelle forme de beauté, qui est celle du « bien fondé ». Saint Thomas d'Aquin avait déjà identifié au XIIIe siècle¹⁸³, que le beau pouvait être le produit du « bon » (principe du bien fondé), de « l'un » (principe d'unité, d'harmonie), du « vrai » (principe de l'adéquation entre aspect et usage) et de « l'être » (principe de la beauté de l'étant, du vivant, de la grandeur). Cette formule ne semble pas perdre de sa pertinence, au regard de ce qui constitue aujourd'hui, une « esthétique de l'éthique »¹⁸⁴.

« Ethique et esthétique ne font qu'un » formule de Ludwig Wittgenstein

Rien n'est à ajouter, la simplicité se veut être mise en avant, comme pour affirmer le rejet d'un esthétisme jugé irrationnel. Apparaît dès lors me semble-t-il, une « esthétique du non-esthétisme ». Jan de Vlyder et Inge Vinck rendent hommage, à travers le projet de pavillon, à ce qui semble ne pas être beau, qui par là constitue un intérêt particulier et donc une forme de beauté. Ils proposent de laisser apparent ce qui est habituellement masqué par les recherches esthétiques, comme les coutures, les traces, les faux-plombs, les irrégularités. La matière est montrée comme témoin de l'activité de la construction du pavillon, comme une preuve archéologique du travail de l'humain, et de son imperfection.

182 ROLLITT Mathias, *Éléments vers une éthique de l'habitation*, Thèse de Doctorat en Architecture, 2016
183 principe des transcendentaux de Thérèse : l'être est bon, beau, vrai et saint. Saint Thomas d'Aquin, les formes de cette qualité peuvent être inter changés sans perdre de leur sens
184 ROLLITT, *Éléments*, op. cit.

La décroissance, un outil de conception de l'habitat à son époque

La décroissance, un outil de conception de l'habitat à son époque

David Rexer. « L'habitat de la décroissance. Anthologie d'une littérature engagée. Émergence d'un récit architectural nouveau ? ».
Mémoire de master en architecture soutenu en 2022, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, 237 p.
Sous la direction de Pascale Marion.

Dans son article Cultiver la ville écosympathique : un imaginaire à inventer, Joël Larouche souligne l'importance de distinguer l'habitat écologique, de l'action d'habiter. En effet, lorsque le premier ne signifie que l'objet matériel, le second est ce qui lui donne vie : « Le bâti n'est que le prolongement de nous-même ». Cela signifie que l'architecte doit inventer l'habitat, en prenant conscience que c'est la façon dont il sera investi qui lui donnera sa valeur. « L'habitat écologique doit également dépasser « la chose » et investir la question du « comment vivre ». L'habitat écologique ne se résume donc pas uniquement à un aspect technique : il ne s'agit pas de construire de façon bioclimatique, en matériaux recyclés par exemple, pour qu'il soit habité de manière écologique. L'habitat écologique doit être le support d'un mode de vie, et en cela, doit être l'extension de la manière de vivre de son occupant.

L'objectif de ce mémoire est, dans cette optique, de mettre en relation certaines façons de penser l'habitat, avec des idées véhiculées par des penseurs du mouvement de la décroissance.